

Lettre de Wavreumont

Périodique trimestriel

N° 176

Octobre-novembre-décembre 2025

Éditeur responsable : Renaud Thon, Monastère de Wavreumont, 4970 Stavelot

Bien chers amis,

Au temps de l'Avent, nos lectures de l'Écriture tracent un chemin qui nous conduit jusqu'à la rencontre du Vivant à la crèche. L'acte de lire doit nous conduire à la Vie et, en quelque sorte, nous délivrer, nous faire vivre une expérience au-delà du livre.

Aimer à lire, selon Montesquieu, c'est faire l'échange des heures d'ennui que l'on doit avoir dans sa vie contre des heures délicieuses.

Délassement, intérêt, découverte, mais surtout apprentissage du demeurer avec soi, de prendre plaisir à se questionner, à s'élucider et finalement à y découvrir une lumière autre que nous-mêmes. On pourrait alors dire : lire, c'est échanger ces heures d'en nuit contre des heures de lumière.

Saint Benoît va dans ce sens quand il dit au chapitre 48 de la règle : « Le dimanche, tous vaqueront à la lecture, excepté ceux qui sont employés à divers offices. »

Donc si les heures que l'on a devant soi ne sont pas à consacrer à Dieu dans la liturgie, ni au service des frères ou des hôtes, si le temps se dégage en loisir, la meilleure chose à faire est d'habiter avec soi-même dans un dialogue de soi à soi devant Dieu, que la lecture nous permet de vivre en sachant qu'elle n'est nullement isolément.

Le philosophe Louis Lavelle le précise bien : « Comme nos amis les meilleurs ne sont pas ceux qui ont le plus de dons, mais ceux dont la seule présence communique à notre âme le mouvement et la vie, ainsi les meilleurs livres sont aussi ceux qui apportent à notre esprit un ébranlement plutôt qu'un aliment. Il suffit qu'ils nous posent des questions, mais c'est à nous d'y répondre. Au lieu d'enfermer notre pensée dans les bornes d'une connaissance déjà formée, ils ouvrent devant elle un chemin de lumière. ... La vivante communication des hommes entre eux est la véritable fin de la lecture. Mais la lecture n'en est que l'instrument. Aussi ne faut-il jamais craindre de quitter un livre, même le plus grand, pour un homme, même le plus simple. Et si l'on pense autrement, c'est que l'on met encore l'idée, ou seulement le mot, au-dessus de l'être et de la chose. »

Autrement dit, si les textes de l'Écriture ou les contes de Noël nous conduisent à la crèche, c'est Jésus vivant qu'il nous faut rencontrer. Donc même le plus grand des livres qui nous met

en communication avec Dieu ne doit pas nous fermer à notre prochain, même le plus humble, parce que la Bible nous apprend à rencontrer le Christ dans l'autre.

Alors la fraternité bénédictine se construit dans un va-et-vient entre solitude avec le livre et rencontre du frère.

Le Livre nous aide à comprendre notre chemin d'humanité en nous posant la question : combien suis-je frère, père, fils ?

Bon temps de Noël et heureuse année 2026.

Frère Renaud

SŒUR ANNE-MARIE MAMBOURG, O.S.B

Sœur Anne-Marie est décédée le 30 novembre à l'âge de 88 ans à Ñaña (Lima), entourée de tous les frères et sœurs de la communauté qui étaient à son chevet au moment de sa mort. Les derniers mois, elle était très pacifiée, m'écrivait Frère Simon Pierre, et toujours préoccupée des grandes questions et de notre avenir.

Avant de partir pour le Pérou, Anne-Marie était proche de Wavreumont puisqu'elle fit partie avec Maddy Couder et Marc Gautier du premier petit groupe qui s'engagea dans l'oblature, au cours des vêpres du dimanche 20 mars 1991. Un événement qui marquait la naissance de notre oblature séculière.

Anne-Marie était médecin et psychiatre et, à cette époque, elle était médecin chef de l'hôpital psycho-gériatrique du Péri à Liège. Elle fut d'ailleurs une pionnière en Belgique dans la recherche sur la maladie d'Alzheimer. Mariée durant 20 ans avec un anglican et puis veuve, elle était très engagée dans sa paroisse de Sainte-Walburge. Il faut dire que, dans sa jeunesse, elle avait pensé consacrer sa vie comme laïque missionnaire. Elle entra d'ailleurs en formation chez les Auxiliaires de l'Apostolat, désireuse de donner sa vie au service de l'Église. Toutefois, après six ans elle ne renouvela pas son premier engagement, se voyant davantage, à l'avenir, en couple et mariée.

Devenue familière du monastère et de ses projets, c'est tout naturellement qu'elle s'intéressa à la fondation du Pérou qui, au début des années nonante, prenait un nouveau départ. Sans doute cet appel à un service missionnaire qu'elle avait ressenti toute jeune se réveillait-il. Elle avait beaucoup partagé avec Frère Simon Pierre avec qui elle restait en contact et peu à peu se forma le projet de partir pour le Pérou, une fois arrivée à la pension, pour se mettre au service de la petite communauté. Un premier voyage la confirma dans cette intention et peu après, en 1998, elle partit avec la mission d'aider à l'animation de la Fraternité laïque bénédictine à Ñaña. Toutefois, avec ses nombreuses compétences et sa longue expérience, elle rendit très vite bien d'autres services. On venait souvent la consulter et elle recevait des demandes

d'accompagnement. C'est ainsi qu'elle fut amenée à être cofondatrice du « Centre de Spiritualité Emaús » et à assumer les cours les plus délicats de l'École de Formation à l'écoute psycho-spirituelle.

Après quelques années, elle souhaita aller vivre à Chucuito où elle demeura jusqu'à ce que sa santé ne lui permette plus de vivre en altitude. Durant ces 7 années, elle continua à rendre les mêmes services, y compris en allant chaque mois à la prison de Puno. C'est à cette époque qu'elle demanda à faire son engagement comme oblate régulière. C'était la reconnaissance d'une situation de fait, car Anne-Marie était devenue un pilier de la communauté par sa fidélité à la liturgie et par les multiples tâches qu'elle assumait. Ce n'était pourtant qu'une étape car elle gardait le désir que sa vocation bénédictine soit pleinement reconnue. Le 25 septembre 2021 à Ñaña, en présence de l'évêque et du P. Abbé Maksymilian, président de la Congrégation, elle fit profession monastique à l'âge de 84 ans.

Les dernières années, depuis fin 2017, elle les vécut de nouveau à Ñaña où elle devint en quelque sorte la mère de la communauté par sa présence attentive à chacun et chacune. Elle était toujours la première à la liturgie comme d'ailleurs à toutes les activités communautaires. Elle avait fait don à la communauté de tout ce qu'elle possédait et sa pension permit d'aider bien des personnes en difficulté, en particulier à travers « Alumnos del Peru » où elle s'occupait de l'attribution des bourses d'étude. Elle était toujours disponible pour rendre des petits services même ingrats, comme celui de rendre compte minutieusement chaque année de l'utilisation de l'aide envoyée par l'ASBL Aide aux Missions du Monastère.

Le départ d'Anne-Marie laisse un grand vide dans la communauté du Pérou, mais aussi dans le cœur de bien des personnes qui lui sont reconnaissantes de son écoute et de son aide, mais plus encore de l'exemple d'une vie toute donnée au Seigneur et aux autres.

Frère Bernard

TROIS PÉPITES DE SILENCE

Qu'est-ce que la beauté ? D'où vient-elle ? Qu'y-a-t-il de bouleversant dans une véritable expérience de la beauté ?

Je ne suis ni artiste, ni historien de l'art ; je vais donc vous parler à partir de mon lieu qui est un monastère. Partage de solitude et de vie fraternelle, de recherche de Dieu à la suite d'une longue tradition.

Et quand je me pose la question : Qu'est-ce que la beauté pour moi ? Je ne peux m'empêcher de penser aux moments où je rentre dans l'église et que j'aperçois quelqu'un en prière vivant un seul à seul avec Dieu, dans une attitude d'humilité et d'adoration, simplicité, abandon, confiance, paix. Rayonnement d'une luminosité discrète émanant du visage, de l'intériorité de la personne.

Vous comprenez peut-être déjà un peu mieux pourquoi, j'ai intitulé ce partage : « trois pépites de silence ». En fait, je vais vous parler de trois pépites silencieuses et de trois femmes.

La première est Saraï qui deviendra Sarah. Pourquoi entre-t-elle en scène la première ? Tout simplement à la suite d'un réflexe d'exégèse hébraïque qui invite à aller chercher les clefs d'un questionnement là où ce qu'il aborde apparaît pour la première fois dans la Genèse. Lors de la création, Dieu vit que cela était bon, et même très bon, mais il n'est pas dit que l'œuvre créatrice est belle. Le mot apparaît au début de l'histoire d'Abraham dans un texte assez déconcertant : Genèse 12,10. « Vois, je sais maintenant que tu es une femme belle à voir. » Le mot *voir* est au début et à la fin de la phrase. Nous sommes circonscrits dans un voir sans écoute. Cela peut vouloir dire que la beauté considérée de façon superficielle peut être dangereuse, provoquer de la convoitise et de la violence. C'est en tous cas ce qui se passe dans l'imaginaire d'Abraham : la beauté de sa femme peut le mettre en danger. Il va donc manipuler son image et le réel pour se tirer d'affaire. La beauté de la personne est envisagée ici dans l'ordre de l'extériorité, comme le fait d'habitude l'ego dans cette approche du philosophe Michel Henry : « Oublieux de son moi, l'ego se soucie du monde. L'ego se soucie de lui-même à travers les choses de ce monde qu'il rapporte à lui. À un tel système dont l'ego constitue l'alpha et l'oméga, on peut donner le nom d'égoïsme. En rapportant tout à soi, c'est lui-même que l'ego ne cesse d'oublier. Le souci : se rapporter à soi en se souciant de soi, c'est se jeter au-devant de soi, ouvrir vers soi un chemin qui est celui du hors de soi. C'est se projeter vers un soi extérieur, un soi à venir et irréel, fantomatique... Plus l'ego est en souci de soi, plus son essence véritable lui échappe. Plus il pense à lui-même, plus il oublie sa condition de Fils. »

C'est, dans le fond, ce que vit Abram en ce chapitre. Et devant cette attitude, Saraï ne dit rien, elle garde le silence. Attitude de soumission devant un mari délivrant ? Pas si sûr ! La tradition rabbinique dit que la seule issue à cette situation fut la prière de Saraï rejoindre petit à petit par celle d'Abraham. Une pépite de silence. On retrouve ici la beauté émanant de la personne qui prie profondément. La beauté extérieure conduit alors à la découverte d'une beauté intérieure, celle de la source de la vie en nous, celle de la Présence divine. Prier ici, c'est sortir de la confusion en écoutant ce qui relie les êtres, une brillance qui conduit le beau à son fondement de bonté originelle. Pour que cela s'accomplisse, le relationnel doit être rétabli dans sa justesse : Saraï deviendra Sarah et Abram deviendra Abraham. La lettre Hé est introduite dans les deux prénoms : définir un espace de questionnement qui deviendra une matrice de fécondité pour aller vers les autres.

La création de la femme avait déjà nécessité la torpeur dans laquelle fut plongé Adam, comme une anesthésie de son égo, pour dégager la femme et sa beauté de sa tendance à accaparer, à réduire son vis-à-vis à un prolongement de lui-même.

C'est lors de la création de la femme qu'apparaît le tétragramme. Et les lettres de *ish* et *ishah* ne pourront le former qu'en ajoutant un Waw qui signifie « et », relation et coordination.

C'est justement cette lettre qui va ressortir de la leçon de morale donnée par Pharaon à Abram : Pourquoi m'as-tu fait cela ?... et ils le renvoyèrent lui ET sa femme ET tout ce qui est à lui.

C'est une remise en ordre et une sortie de la confusion. Le psaume 5 nous apprend que la beauté spirituelle ne peut advenir qu'en commençant par là. « C'est Toi que je prie, Seigneur. Au matin, Tu m'écoutes, au matin je fais pour toi les apprêts (je mets de l'ordre en mon être) et je reste aux aguets (concentration). » Mettre de l'ordre, c'est séparer les choses, les mettre à leur juste place, sortir du mélange pour une certaine pureté. Mise en ordre des pensées, des tensions, des pulsions. Pureté et concentration. Féminin et masculin pour une unité de l'être.

La démarche monastique chrétienne va développer ce parcours de mise en ordre intérieure par le travail sur les pensées et relier l'extériorité à l'intériorité. Le nom que l'on a donné à une compilation de ces expériences spirituelles est justement Philocalie, amour de la beauté.

Ce passage d'Évagre le Pontique peut nous illustrer ce travail intérieur et en même temps nous faire comprendre que redonner espérance qu'un changement est possible, c'est réintroduire de la beauté dans le monde :

« Quand un ange survient, à l'instant, tous ceux qui nous tracassent s'éclipsent, et l'intelligence se trouve dans une grande détente où elle prie allégrement. Parfois, au contraire, la guerre habituelle nous presse ; l'intelligence se débat, sans pouvoir lever le regard. C'est qu'elle a été affectée par les passions diverses. Néanmoins, en cherchant davantage, elle trouvera ; si elle frappe vigoureusement, on lui ouvrira... » Nos esprits rationnels ont tendance à couper les ailes des anges et à les empêcher de voler. Couper les ailes aux anges signifierait que l'on pense que c'est impossible ! Imaginer qu'une solution reste toujours envisageable, quelles que soient les difficultés ou les conclusions logiques de la raison, c'est esquisser les ailes d'un ange. Un sage juif considérait que, chaque fois qu'une parole d'espérance est prononcée, c'est un ange qui est créé et qui déploie ses ailes. Histoire du dialogue de Myriam avec son père. Réintroduire de la beauté en osant encore croire à un possible...

Une nouvelle pépite de silence nous est offerte par une autre femme de la Bible : Tamar qui figure dans la généalogie de Jésus. Cette fois, c'est le chapitre 38 de la Genèse que nous ouvrons. Une autre racine de la beauté est le Vrai. « Qui fait la Vérité vient à la lumière. » Notre épisode se situe au moment où l'unité du clan de Jacob a été brisée par la préférence de Jacob pour Joseph, par l'immaturité de ce dernier et la jalouse de ses frères qui s'éloignent. Jacob va pourtant l'envoyer vers eux pour rétablir la fraternité et par la même occasion le mettre dans un grand danger, car la haine qu'ils éprouvent leur donne envie de le tuer. Ruben tente de sauver son petit frère. Juda propose de le vendre comme esclave plutôt que de l'assassiner. On trouve le subterfuge du sang d'un chevreau sur sa belle tunique pour faire croire à Jacob qu'un fauve l'a dévoré. Quand ils voient le désespoir de leur père, les frères sont désespérés et reprochent à Juda : C'est toi qui nous as dit de le vendre. Culpabilité et

manque de responsabilité qui font jeter l'éponge à Juda : il quitte la famille et laisse tomber le projet spirituel de transmettre la promesse.

Il épouse une païenne et a un premier fils Er à qui il donne comme épouse Tamar. Er veut dire stérilité ; il refuse de féconder sa femme pour que les grossesses ne flétrissent pas sa beauté qu'il veut garder pour lui. Er meurt et Tamar est donnée au deuxième fils de Juda, Onan, qui veut dire deuil. Il laisse tomber sa semence quand il rencontre sa femme parce qu'il ne veut pas donner un nom à son frère. Le troisième fils de Juda, Chéla, est trop jeune pour épouser Tamar. Juda lui propose de retourner dans sa famille et de vivre en veuve.

Plus tard, la femme de Juda meurt à son tour. Il se rend dans une ville pour la tonte du bétail. Tamar l'apprend, elle a bien vu que Juda ne veut pas lui donner son cadet. Et donc elle décide de se déguiser en prostituée. Juda l'aperçoit, lui demande ce qu'elle veut pour la passe. Ils se mettent d'accord sur un chevreau, mais Tamar réclame un gage en attendant son cachet, son cordon et son bâton. Quand Juda fait envoyer le chevreau, plus de prostituée. Elle a disparu.

Trois mois après, on rapporte à Juda : ta belle fille s'est prostituée et voilà qu'elle est enceinte. Alors Juda la condamne à être brûlée, mais alors qu'on l'emmène, elle envoie à son beau-père les trois objets laissés en gage : « C'est de l'homme à qui ces objets appartiennent que je suis enceinte : reconnais, je t'en prie, à qui sont ce cachet, ce cordon et ce bâton. Juda les reconnut et dit : cette femme est plus juste que moi, puisque je ne l'ai pas donnée à mon fils Chéla... ».

Pépite de silence, car ce courage est d'or. Elle risque, en effet, sa vie, pour permettre à Juda de se convertir, de rétablir la vérité et le droit au cœur de son existence, et par là de se convertir, de se réajuster à son identité profonde et à sa vocation, de retrouver sa beauté spirituelle. Cette étape décisive de sa vie est inscrite dans son prénom puisque Juda veut dire Avouer, remercier, louer. Quand on fait la vérité en nous, nous redevenons capables de Dieu, nous nous redécouvrons créés pour le louer.

Plus tard un autre Juda assistera à la troisième pépite de silence : ce moment incroyable où cette femme entra dans un dîner devant Jésus se trouvant attablé avec des pharisiens et ses apôtres, où toutes les conversations se sont tuées lorsqu'elle lui versa sur la tête un parfum de grand prix. L'évangéliste Matthieu précise qu'elle fit là une œuvre belle (*kalos*), et pas seulement une bonne action. Ce geste initie le retour à une beauté primordiale de l'être humain, et l'apôtre Juda a peut-être joué un rôle inattendu dans ce rétablissement. Dans quelle mesure le parfum se répandant dans toute la pièce, sur les bons et mauvais pensants, ne préfigure-t-il pas la beauté d'une Unité retrouvée ?

Dans la Passion selon saint Matthieu, nous pouvons lire une phrase prononcée par Juda et adressée aux grands prêtres : « Quoi voulez-vous me donner et moi, je vous le livrerais ? » Derrière cette phrase de trahison demeure la vocation de Juda qui est la nôtre également : Faire de nos vies une louange par ces trois étapes : vouloir, c'est-à-dire consentir à la volonté de Dieu, donner sa vie et livrer, c'est-à-dire transmettre le Christ. Cette vocation se retourne en trahison à cause de deux petits mots en grec (*ti et moi, quoi et pour moi*) : objectivation et

appropriation des dons de Dieu. La Passion de Jésus arrive pour le salut de tous les hommes. Dans quelle mesure Juda ne jouerait-il pas un rôle plus positif dans ce drame salutaire ? Mais d'abord, remettons-nous à l'esprit ce désir de Dieu que tous les hommes soient sauvés. Par cette conviction profonde, Isaac le Syrien soulignait que Dieu est Amour, il est miséricordieux. Dieu ne peut ressentir de haine contre personne, même pas contre les démons. Le mal commis par les créatures ne peut le faire changer d'avis, sinon notre péché serait plus fort que Dieu, et cela est impossible. Sa volonté est de pardonner tout homme pour toute occasion de péché.

À la cène, Juda et Jésus vont tremper leur pain dans le même plat au même moment ; c'est la table du Seder et ils trempent leur bouchée dans cette préparation de noix hachées, de pommes, de dates et de vin qui rappelle le mortier confectionné par les Juifs esclaves de Pharaon pour fabriquer des briques. L'eau salée rappelle les larmes de misère versées par ces hommes et ces femmes.

« Il mange avec les pécheurs et les prostituées. » Ce n'était déjà pas mal, mais ici la proximité de compagnonnage ne peut être plus forte : le même pain trempé dans le même plat : celui du mortier où les humains sont broyés dans le malheur, qu'ils soient bourreaux ou victimes. Voilà l'enjeu d'une telle lecture : l'ombre de la Passion de Jésus serait la Passion de Juda pour rendre visible que c'est tout l'homme qui est sauvé, le juste innocent comme le bourreau qui trahit sa vocation. L'un sera pendu à la croix, l'autre à une corde.

Démocrite le disait déjà : « Plus malheureux que celui que l'on traite injustement est le malfaiteur. » Et Jean-Michel Longneaux dans *L'expérience du mal* : « On s'aperçoit que la distinction qui semblait aller de soi entre mal subi et mal commis paraît artificielle. Car, en définitive, le mal est toujours subi. En effet, le mal commis renvoie à la culpabilité comme à sa condition de possibilité, laquelle est finalement cette déchirure d'avec nous-mêmes que nous subissons en retour de nos actes. » Ne réduisons donc pas Juda au méchant ou au maudit qui nous permettrait de nous placer du bon côté de la ligne de démarcation. Voyons plutôt dans ce récit la force de l'Évangile qui permet, même à celui qui s'oppose à la volonté de Dieu, de la révéler, de faire un chemin de prise de conscience et de conversion. Le jugement de Dieu est finalement un acte d'amour, non de vengeance. C'est un acte de miséricorde, de la révélation de la beauté d'une unité retrouvée pour tout l'homme. À bien regarder, peut-être que le baiser de Juda, notamment représenté par un Giotto, est l'unité retrouvée de l'homme.

Trois femmes nous ont conduits à trois pépites de silence, et la beauté nous a menés à la bonté primordiale, à la vérité et à l'unité. À partir de notre réflexion sur la beauté de ces trois femmes et de leur pépite salutaire de silence, nous retrouvons la trace des transcendantaux : le bon, le vrai et l'un, non comme des concepts intellectuels, car le concept n'est qu'un verre d'eau par rapport à la rivière ou à l'océan, mais des expériences qui nous rapprochent du divin, qui revêtent à nouveau notre nature humaine de sa parure de beauté.

LE CYCLE DE L'ANNÉE LITURGIQUE COMME UN PÈLERINAGE

Introduction

Que la célébration du Mystère pascal constitue l'essentiel du culte chrétien dans son déploiement quotidien, hebdomadaire et annuel, le II^e concile du Vatican l'enseigne clairement. C'est pourquoi la restauration de l'année liturgique, dont il a formulé les normes, se devait de le mettre dans une lumière plus vive, tant en ce qui concerne l'organisation du propre du temps et du propre des saints que dans la révision du calendrier romain.

Ainsi commence le *Motu proprio* signé par le pape Paul VI en 1969 approuvant les nouvelles normes universelles de l'année liturgique et le calendrier romain. Il place au cœur de toutes nos célébrations et de l'organisation du temps chrétien le Mystère pascal. Le titre de cette lettre apostolique le souligne : *Mysterii paschalis*. Ce Mystère pascal, nous allons donc le découvrir au cœur du pèlerinage liturgique auquel je vous invite.

Le Seigneur dit à Abram : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, et va vers le pays que je te montrerai » (Gn 12, 1).

Comme Abram, le Seigneur nous met en marche, nous chrétiens, ses descendants en Jésus Christ (cf. Ga 3, 29).

Pèlerin, *peregrinus* en latin, signifie étranger. Saint Pierre, dans sa première lettre, n'hésite pas à présenter la condition du chrétien comme celle d'un étranger résident ou de passage (1 P 2, 11). C'est pourquoi dans la liturgie nous retrouvons cette expression de « pèlerinage sur la terre ». Par exemple :

Dans la Prière sur le peuple du vendredi après les Cendres :

Dieu de miséricorde, que ton peuple ne cesse de rendre grâce pour tes merveilles, et qu'au terme de son pèlerinage sur la terre, fidèle aux observances transmises d'âge en âge, il puisse te contempler sans fin.

Plus souvent encore, nous l'entendons dans la PE (Prière eucharistique) III

Affermis ton Église, en pèlerinage sur la terre, dans la foi et la charité...

Plus occasionnellement dans les PE pour des circonstances particulières

Et lorsque prendra fin notre pèlerinage sur la terre, reçois-nous dans la demeure où nous vivrons près de toi pour toujours.

Nous sommes donc en pèlerinage sur la terre. Ceci signifie que notre vie, notre marche, a un sens. Un pèlerinage n'est pas une errance, il consiste en une marche vers un but avec une motivation claire mais qui, généralement, évolue, se précise encore en chemin. Il en va de même dans notre vie de foi. Et quel est le but de notre pèlerinage ? Rejoindre le Christ Seigneur, contempler sans fin notre Dieu de miséricorde dans sa demeure où nous vivrons près de Lui pour toujours.

Mais, quel chemin prendre ? Quel itinéraire suivre ? Au fil des années, les chemins de pèlerinage deviennent balisés. On connaît les chemins de Compostelle même sans avoir accompli personnellement ce célèbre pèlerinage. Et pour notre vie chrétienne, quel chemin suivre, avons-nous des balises ? Oui, l'Église nous trace un magnifique chemin par l'Année Liturgique ! Elle nous conduit vers la Jérusalem céleste, avec des étapes, des balises. Suivons-les donc.

Je vous invite à envisager l'Année Liturgique comme des pèlerins. Vous serez peut-être surpris, mais il me semble que la préparation, tout ce qui prépare le départ, font partie du pèlerinage. J'ai lu un récit d'une randonneuse en solitaire. J'ai été surprise par les premiers chapitres décrivant ses préparatifs dans les moindre détails. Cela m'a donné de comprendre que choisir ses chaussures, le linge qui lui conviendra le mieux et l'entraînement à la marche

faisaient déjà partie de sa randonnée. Il ne peut qu'en être ainsi pour les pèlerins. J'ai donc pris cela en compte dans ma lecture de l'Année Liturgique comme un pèlerinage.

Avent

Tout d'abord, on entend parler du pèlerinage, on lit des témoignages, parfois nous avons l'occasion de rencontrer des pèlerins... et peu à peu le désir de partir, nous aussi, prend forme. Il faut d'abord choisir son but de pèlerinage : Rome ? Jérusalem ? Saint-Jacques de Compostelle ? Plus modestement un sanctuaire plus proche ? Et comment y aller ? À pied, en vélo ? Et plus on y pense, plus on se renseigne, plus le désir grandit.

Le désir est vraiment ce qui caractérise le temps de l'Avent. Une hymne de ce temps commence d'ailleurs ainsi : « Voici le temps du long désir... » (CFC/Sr Marie-Pierre).

La collecte du premier dimanche nous indique d'emblée que notre désir nous vient de Dieu lui-même.

Donne à tes fidèles, Dieu tout-puissant, la volonté d'aller par les chemins de la justice à la rencontre de celui qui vient, le Christ, afin qu'ils soient admis à sa droite et méritent d'entrer en possession du Royaume des Cieux.

Partir, marcher, demande de la volonté. Il nous faut la demander au Seigneur. Partir en pèlerinage n'est pas une décision que l'on prend à la légère.

Cette oraison nous indique la spécificité de ce pèlerinage : il est double. Le Seigneur lui-même est en pèlerinage afin de nous rencontrer. Mieux, il veut se faire l'un de nous et marcher sur nos chemins ! C'est lui, le Christ qui nous ouvre la route comme le précise la 1^{ère} Préface :

Il est déjà venu, en assumant l'humble condition de notre chair, pour accomplir l'éternel dessein de ton amour et nous ouvrir à jamais le chemin du salut ; il viendra de nouveau, revêtu de sa gloire, afin que nous possédions dans la pleine lumière les biens que tu nous as promis et que nous attendons en veillant dans la foi.

Avant même de partir, nous sommes dans la joie en pensant à notre but : la Maison du Seigneur, le Royaume des Cieux. *Quelle joie quand on m'a dit : « Nous irons à la maison du Seigneur ! », chantons-nous avec le psalmiste (Ps 121).*

Sur les routes de pèlerinage, nous sommes parfois seuls, mais les chemins convergent, des gens se rencontrent et ainsi se forme peu à peu une « communauté» de pèlerins, un peuple en marche. L'Avent nous donne à découvrir que nous allons mettre nos pas dans ceux des pèlerins qui nous ont précédés. Ainsi Isaïe dans la lecture du lundi de la 1^{ère} semaine (Is 2, 1-5) évoque le pèlerinage des nations :

Il arrivera dans les derniers jours que la montagne de la maison du Seigneur se tiendra plus haut que les monts, s'élèvera au-dessus des collines. Vers elle, afflueront toutes les nations et viendront des peuples nombreux. Ils diront : « Venez ! montons à la montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob ! »

La Parole de Dieu et la Liturgie, lue, célébrée en ce temps d'Avent, nous éclairent sur les dangers de la route, nous aident à préparer notre sac, notre voyage, par la prière, la vigilance, renforçant notre confiance en Dieu qui nous protégera.

Réveille, Seigneur, ta puissance, et viens : afin que, sous ta protection, nous puissions être délivrés des dangers imminents où nous mettent nos péchés, et sauvés par toi, notre libérateur (Collecte vendredi 1).

Comblés par cette nourriture spirituelle, nous te supplions, Seigneur : Quand nous participons à ce mystère, apprends-nous à évaluer avec sagesse les réalités de ce monde et à nous attacher aux biens du ciel (Post-communion vendredi 1).

De même que le pèlerin prévoit de quoi soigner ses pieds, parer aux dangers, soutenir sa marche (pensons au bâton de pèlerin), pour notre pèlerinage, c'est le Seigneur qui nous guide, nous protège. Le péché risque de nous entraîner hors de ses sentiers. Nous devons évaluer les pistes, les situations de notre vie avec sagesse. La prière privée et la Liturgie des Heures, les sacrements, particulièrement l'eucharistie, la *Lectio Divina* (lecture régulière et savoureuse de la Bible) sont notre « bâton », notre bien le plus précieux pour notre marche. Des lectures des dimanches de l'Avent nous le confirment, elles nous donnent des conseils pour la route.

Tout ce qui a été écrit à l'avance dans les livres saints l'a été pour nous instruire, afin que, grâce à la persévérence et au réconfort des Écritures, nous ayons l'espérance (Rm 15, 4, 2^e dimanche A).

Soyez toujours dans la joie, priez sans relâche, rendez grâce en toute circonstance : c'est la volonté de Dieu à votre égard dans le Christ Jésus. N'éteignez pas l'Esprit, ne méprisez pas les prophéties, mais discernez la valeur de toute chose : ce qui est bien, gardez-le ; éloignez-vous de toute espèce de mal (1 Th 5, 16-22, 3^e dimanche B).

Le Seigneur lui-même, lui seul, est notre force :

Ceux qui mettent leur espérance dans le Seigneur trouvent des forces nouvelles ; ils déploient comme des ailes d'aigles, ils courent sans se lasser, ils marchent sans se fatiguer (Is 40, 31 ; mercredi 2).

La collecte du 4^e dimanche nous indique clairement le but de notre pèlerinage : le Mystère Pascal.

Nous te prions, Seigneur, de répandre ta grâce en nos cœurs ; par le message de l'Ange, tu nous as fait connaître l'incarnation de ton Fils bien-aimé ; conduis-nous par sa passion et par sa croix jusqu'à la gloire de la résurrection.

La Gloire de la résurrection est le but ultime de notre pèlerinage. Le chemin passe par la passion et la croix (un pèlerinage n'est pas une randonnée touristique !). Par son incarnation, le Seigneur nous conduira. Alors, mettons-nous en route !

Il viendra, le Seigneur, pour sauver son peuple.

Heureux ceux qui sont prêts à partir à sa rencontre !

(V/ Alléluia mercredi 1)

Noël

Puis vient le jour du départ ou, plutôt, le temps du départ, le Temps de Noël.

Généralement, un départ en pèlerinage est un moment solennel. On peut partir de l'église de sa paroisse, parfois d'un monastère, après un temps de prière ou une eucharistie. Les pèlerins sont entourés de fidèles, portés par leur prière. Quelques personnes les accompagnent parfois sur plusieurs kilomètres.

Au moment de prendre la route, il s'agit de rassembler en notre cœur tous nos préparatifs, revenir à notre motivation première, regarder au loin, vers le but. Alors on peut avancer sur la route.

Après avoir envisagé la date de la naissance du Christ comme un simple anniversaire, les Pères de l'Église ont peu à peu compris qu'il s'agissait de bien plus que cela, il s'agit du début du Salut, le premier pas du Mystère Pascal. Dans la liturgie, c'est toujours le Mystère entier qui est célébré, même si au rythme de l'Année Liturgique, notre pèlerinage, une de ses facettes est mise plus particulièrement en lumière. Les hispanophones appellent Noël, très joliment et avec une grande justesse théologique, *Pascua de Navidad* (la Pâque de Noël). C'est pourquoi la prière après la communion de la messe de la veille au soir nous fait demander : *accorde-nous de reprendre vie en rappelant la naissance de ton Fils unique...*

Reprendre vie, autrement dit, ressusciter. La Résurrection est donc déjà un fruit de Noël. Noël, c'est Pâques !

L'Emmanuel, Dieu-avec-nous, commence son pèlerinage sur terre, comme nous, avec nous. Il naît au cours d'un voyage qui a une raison politique (recensement voulu par les autorités) mais qui est surtout un retour aux sources.

Joseph, lui aussi, monta de Galilée, depuis la ville de Nazareth, vers la Judée, jusqu'à la ville de David appelée Bethléem. Il était en effet de la maison et de la lignée de David (Messe de la nuit, Lc 2, 4).

Jésus est fils de David. La promesse s'accomplit et se déploiera pleinement à Pâques.

Nous partons en pèlerinage, unis au Fils de Dieu fait homme. Cette marche ne cessera de nous configurer à Lui de plus en plus.

Reçois favorablement, Seigneur, l'offrande présentée en cette nuit de fête, afin que, par ce mystérieux échange, nous soyons configurés à ton Fils en qui notre nature est unie à la tienne (Prière sur les offrandes, Messe de la Nuit).

Dans le temps de Noël, on marche beaucoup. Comme nous, les bergers vont en pèlerinage :

« Allons jusqu'à Bethléem pour voir ce qui est arrivé, l'événement que le Seigneur nous a fait connaître » (Messe de l'Aurore, Lc 2, 15).

Et ils se hâtent. En pèlerinage, on ne perd pas de temps, à la différence du tourisme, des vacances. Et dire des mages venus d'Orient !

Par les différentes fêtes qui surviennent dès le lendemain de Noël, ce temps semble peu unifié. Cependant, elles nous aident à ne pas perdre de vue notre but.

Alors que nous sommes encore sous le charme de la Nativité, avec son côté populaire, plutôt merveilleux, joyeux, son ambiance familiale, saint Étienne, le premier des martyrs, tourne brusquement notre regard vers le Mystère pascal. Étienne voit les cieux ouverts et le Fils de l'homme à la droite de Dieu ! Nous comprenons que le chemin de la foi est rempli d'embûches.

Saint Jean nous situe aussi à Pâques mais dans la stupeur et la lumière de la Résurrection avec la rencontre entre le Ressuscité et Marie-Madeleine.

Les saints innocents nous replongent dans la violence, la mort. Ils ne savent ni parler ni marcher, pourtant ils *proclament la louange de Dieu par leur mort* (Collecte) et *ils suivent l'Agneau sans tache* (Antienne d'ouverture). Comme le dit le missel Jounel : *En eux, la croix est venue se planter près de la crèche.*

Mais la force nous est donnée par Dieu. Il désire ardemment que nous parvenions au but, la Vie éternelle qu'il veut nous donner en plénitude (car nous l'avons déjà par notre baptême). Il nous attend, avec impatience, en son Royaume. L'initiative vient de Dieu.

Dans le mystère de la Nativité, celui qui par nature est invisible s'est rendu visible en notre chair ; engendré avant le temps, il entre dans le cours du temps. Relevant en lui la création déchue, il restaure toute chose et ramène l'homme perdu vers le royaume des Cieux (2^e Préface de la Nativité du Seigneur).

Ce qui soutient la marche du pèlerin, c'est la foi en Jésus Christ, notre Seigneur.

Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique ; afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais obtienne la vie éternelle (Antienne d'ouverture 29/12 et antienne de communion jeudi férié de Noël).

Seigneur Dieu, tu as merveilleusement inauguré la rédemption de ton peuple par la naissance de ton Fils unique ; accorde à tes serviteurs une foi solide pour qu'ils se laissent conduire par lui, et parviennent ainsi à la gloire que tu leurs promets (Collecte jeudi férié du temps de Noël).

Notre pèlerinage consiste à mettre nos pas dans les pas de Jésus lui-même. L'amour trace notre chemin.

En celui qui garde sa parole, l'Amour de Dieu atteint sa perfection : voilà comment nous savons que nous sommes en lui. Celui qui déclare demeurer en lui doit, lui aussi marcher comme Jésus lui-même a marché (1 Jn 2, 5-6, 29 décembre).

Le jour de l'Épiphanie, l'Église, selon un usage ancien, nous rappelle la route de notre pèlerinage par l'annonce solennelle des fêtes mobiles, après la proclamation de l'évangile.

Vous le savez, frères (et sœurs) bien-aimés :

à l'invitation de la miséricorde de Dieu,

nous nous sommes réjouis

de la Nativité de notre Seigneur Jésus Christ ;

de même, nous vous annonçons

la joie de la Résurrection de notre Sauveur.

Le Mercredi des Cendres, commencera l'entraînement du Carême le x février (ou mars).

Vous célébrerez dans la joie la sainte Pâque de notre Seigneur Jésus Christ le dimanche x mars (ou avril).

L'Ascension de notre Seigneur Jésus Christ sera fêtée le x avril (ou mai ou juin).

La Pentecôte sera fêtée le x mai (ou juin).

La fête du Corps et du Sang du Christ aura lieu le x de ce même mois (ou juin).

Le dimanche x novembre (ou décembre) sera le premier dimanche de l'Avent de notre Seigneur Jésus Christ, à qui soient l'honneur et la gloire, pour les siècles des siècles. Amen.

Remarquez qu'avant de dire les dates dans l'ordre chronologique, le texte lie la Nativité de notre Seigneur Jésus, que nous venons de célébrer, à sa Résurrection. Noël, c'est Pâques ! Le but de notre pèlerinage.

Il est temps de nous mettre en route en demandant l'aide de notre Dieu : Seigneur, nous t'en prions, fais briller en nos coeurs la splendeur de ta gloire ; nous pourrons ainsi traverser les ténèbres de ce monde et parvenir à la lumière éternelle du ciel, notre patrie (Collecte de la messe de la veille au soir de l'Épiphanie).

Nous sommes bien des pèlerins, étrangers sur cette terre, le ciel est notre vraie patrie.

Aujourd'hui, Seigneur Dieu, tu as révélé ton Fils unique aux nations, grâce à l'étoile qui les guidait ; accorde-nous dans ta bonté, à nous qui te connaissons déjà par la foi, d'être conduits jusqu'à la claire vision de ta splendeur (Collecte de la messe du jour Épiphanie).

Avant son départ, on bénit le pèlerin, on prie pour lui. Recevons la bénédiction solennelle de l'Épiphanie :

Dieu vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière ;

dans sa bonté, qu'il répande sur vous sa bénédiction,

qu'il établisse vos coeurs dans la foi, l'espérance et la charité. R/ Amen

Aujourd'hui, le Christ, lumière qui luit dans les ténèbres,

s'est manifesté au monde ;

puisque vous le suivez avec confiance,

qu'il vous donne d'être, vous aussi, lumière pour vos frères. R/ Amen

Quand vous serez au terme de votre pèlerinage,

puissiez-vous rejoindre celui que les mages, conduits par l'étoile,

ont cherché et trouvé avec grande joie :

le Christ, lumière née de la lumière. R/ Amen

En marche donc !

Carême

Après un certain temps, la joie du départ diminue, la rudesse du pèlerinage se fait sentir. Le pèlerin expérimente ce qu'ont éprouvé les Hébreux pendant quarante ans au désert. C'est le temps du Carême. Le livre de l'Exode soutient notre marche. Il est lu à l'office des Lectures depuis les Cendres jusqu'au samedi de la 3^e semaine les années paires. D'autres livres du Pentateuque également.

Accorde-nous, Seigneur de savoir commencer saintement par le jeûne l'entraînement au combat spirituel : que nos privations nous rendent plus forts pour lutter contre l'esprit du mal (Collecte Mercredi des Cendres).

Marcher pendant des jours, des semaines, voire des mois, souvent dans la solitude, est un combat. Le désir d'abandonner peut surgir, ainsi que bien d'autres tentations. Il nous faut tenir bon, apprendre à nous en remettre à Dieu seul. Déjà avant de partir, la Parole proclamée dans la liturgie, méditée dans la *lectio*, les oraisons etc. nous avaient bien fait comprendre que Dieu est l'initiateur de notre démarche et Jésus fait route avec nous. C'est lui qui nous guide, mieux que l'étoile des bergers et des mages. Mais il ne nous est pas facile de nous laisser guider par Dieu. Nous aimons avoir la maîtrise des choses.

Pour nous laisser guider par le Seigneur, il faut développer notre attention comme nous l'enseigne Simone Weil. Je puise ici quelques phrases d'elle et du commentaire de Pascal David (revue *Christus*, n° 283, Juillet 2024, p. 71-72) :

« *L'attention est liée au désir. Non pas à la volonté mais au désir. (Ou plus exactement au consentement ; elle est consentement. C'est pourquoi elle est liée au bien.)* » [...]

« *L'attention est la seule faculté qui donne accès à Dieu.* »

Par l'attention s'opère une transformation dans l'âme. Mais quelque chose en nous répugne à l'attention véritable. Cette aversion se comprend aisément pour autant que faire attention, c'est faire place dans sa vie à autre chose que soi et que c'est, par là même, se déprendre de soi, renoncer à son cher « moi » : se vider.

Marcher, accomplir un pèlerinage, nous invite à exercer notre attention.

Accomplir un pèlerinage nous dépouille, nous ne pouvons tout maîtriser. Nous n'avons que notre sac à dos, pas de réserves. Il ne convient pas de trop jeûner afin de pouvoir soutenir la marche, mais pas question de faire bombance, nous ne pourrions plus avancer.

Ce temps est donc un temps de combat spirituel. Nous apprenons à nous tenir devant Dieu, dans une totale confiance. Le Carême est temps de conversion, d'ascèse, de rencontre avec Dieu comme nous le rappellent les évangiles : la Transfiguration par laquelle Jésus manifeste sa divinité, lue les 2^{es} dimanches, les grandes rencontres, en s. Jean les années A, où Jésus se révèle l'Envoyé, le Messie, le Sauveur. La marche favorise la méditation, la prière.

Tu offres à tes enfants ce temps de grâce pour qu'ils retrouvent la pureté du cœur, afin que, l'esprit libéré des passions mauvaises, ils travaillent à ce monde qui passe, en s'attachant surtout aux réalités qui demeurent. (2^e Préface)

Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu !

Méditation de l'Écriture, prière. Le Carême est aussi temps de pénitence. Le pèlerin se retrouve face à lui-même sans masque, sans son « décor » habituel, il se voit tel qu'il est. Il expérimente ses limites, ses failles. Il est invité à oser voir en face son péché, le reconnaître et le déposer dans les mains du Seigneur miséricordieux qui accompagne et guide sa marche.

Un pèlerinage est aussi une occasion de vivre la charité, l'attention aux autres. Les routes se rejoignent, les lieux d'hébergement connus favorisent des rencontres.

Le Carême est la jonction de deux routes. Celle des pénitents qui étaient autrefois réconciliés le Jeudi Saint, pour pouvoir célébrer Pâques avec tous. Ce qui a donné son caractère pénitentiel à ce temps. Et celle des catéchumènes qui seront baptisés la Nuit Sainte. Ils nous aident à garder le regard fixé sur le but qui nous est commun : la Vigile Pascale.

Jours Saints

Nous approchons du cœur de notre pèlerinage. Nous suivons Jésus, notre Seigneur au plus près. Très tôt, à Jérusalem, les chrétiens ont désiré commémorer les derniers jours de Jésus sur les lieux même où les événements se sont passés. Des églises ont été construites dès la paix constantinienne, des célébrations liturgiques sont apparues. Dans ce contexte, la Sainte Croix a été retrouvée, tous voulaient donc la vénérer...

Bien vite, des pèlerins sont venus, désireux, eux aussi, de voir les lieux, de vivre ce qui devient la semaine Sainte sur place, avec notre Seigneur Jésus. L'exemple le plus connu est le pèlerinage d'Égérie (ou Éthérie, IV^e siècle) dont nous avons le témoignage écrit.

La Semaine Sainte, le Triduum pascal, se sont élaborés ainsi. On pourrait presque dire que l'année liturgique est née des pèlerinages. Elle ne vient pas d'un souci historique, au sens actuel, mais du désir de mettre nos pas dans ceux de Jésus Christ, de vivre ces jours, sources de notre salut, avec Lui. Le désir de voir, toucher, est bien humain et le Seigneur ne s'y dérobe pas, lui qui s'est fait homme pour nous Sauver.

Comment ne pas faire une procession avec les rameaux sur les lieux pour commémorer l'entrée triomphale à Jérusalem comme nous la racontent les évangiles ! Mais il ne s'agit aucunement d'une reconstitution historique (comme il en existe hors de l'Église). Il s'agit bien de liturgie. Égérie raconte ces célébrations (Éthérie, Journal de voyage, SC 21, n° 31). *On dit des hymnes et des antiennes appropriées au jour et au lieu, et des lectures pareillement.* Il y a des processions d'un lieu à un autre, à des heures précises. *Et quand approche la 11e heure (5h.), on lit le passage de l'évangile où les enfants avec des rameaux et des palmes accoururent au-devant du Seigneur en disant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Et aussitôt l'évêque se lève avec tout le peuple... Tout le peuple marche devant l'évêque au chant des hymnes et des antiennes, ...* Tous les enfants tiennent des rameaux de palmes ou d'oliviers. Tout le monde marche, lentement, traverse la ville pour se rendre à l'*Anastasis*.

Ces processions sont en elles-mêmes une sorte de pèlerinage. Cette pratique s'est largement répandue dans le monde par les pèlerins venus de pays étrangers et a influencé l'élaboration de notre Année Liturgique qui peut donc être comprise et appelle à être vécue comme un pèlerinage.

La Vigile pascale

Nous voici au cœur de l'Année Liturgique, au but de notre pèlerinage, la Vigile Pascale que saint Augustin appelle *la mère de toutes les saintes vigiles, durant laquelle le monde entier se tient en éveil* (Sermon 219, cité dans SC 21, Éthérie, Journal de voyage).

Ils sont finis, les jours de la Passion du Seigneur :

*vous qui célébrez avec allégresse la fête de Pâques,
venez, avec son aide, prendre part en exultant
aux fêtes qui s'accomplissent dans la joie de l'éternité.*

(extrait de la Bénédiction solennelle de Pâques)

Nous célébrons, en cette grande et sainte Nuit, le cœur de notre foi !

Exultez dans le ciel, multitude des anges !

Exultez, célébrez les mystères divins !

Résonne, trompette du salut,

pour la victoire d'un si grand Roi !

Que la terre, elle aussi, soit heureuse,

irradiée de tant de feux :

illumine de la splendeur du Roi éternel,

*qu'elle voie s'en aller l'obscurité
qui recouvrat le monde entier !
Réjouis-toi, Église notre mère,
parée d'une lumière si éclatante !
Que retentisse dans ce lieu saint
l'acclamation des tous les peuples !*

(Exultet, 2^e forme. Il faudrait le lire en entier).

Nous devons, comme les Pères de l'Église nous y invitent, avoir toujours en vue le Mystère pascal dans son entièreté, ne pas isoler ses différentes facettes les unes des autres. L'homélie de Méliton de Sardes sur la Pâque, lue à l'office des Lectures le Jeudi Saint est en cela exemplaire.

Bien des choses ont été annoncées par de nombreux prophètes en vue du mystère de Pâques qui est le Christ : à lui la gloire pour les siècles des siècles. Amen. (...) C'est lui qui s'est incarné dans une vierge, a été suspendu au bois, enseveli dans la terre, ressuscité d'entre les morts, élevé dans les hauteurs des cieux.

Vivre l'Année Liturgique comme un pèlerinage nous aide à toujours considérer la totalité du Mystère de notre salut.

Octave et Temps Pascal

Il nous est bon et nécessaire après une telle marche de savourer Pâques, de rester un bon moment sur place, de faire une halte bienfaisante pour nous réjouir pleinement de la Résurrection du Seigneur, célébrer le mémorial par excellence : l'eucharistie. Comme nous le rappelait le pape François dans *Desiderio Desideravi* (n°11) :

Nous avons besoin d'être présents à ce repas, de pouvoir entendre sa voix, manger son Corps et boire son Sang. Nous avons besoin de lui. Dans l'eucharistie et dans tous les sacrements, nous avons la garantie de pouvoir rencontrer le Seigneur Jésus et d'être atteints par la puissance de son mystère pascal. La puissance salvatrice du sacrifice de Jésus, de chacune de ses paroles, de chacun de ses gestes, de chacun de ses regards, de chacun de ses sentiments, nous parvient à travers la célébration des sacrements.

Nous célébrons Pâques pendant cinquante jours, comme un grand dimanche. Une octave de dimanches ! Mais la semaine de l'Octave est particulière, temps de la mystagogie, enseignement pour les néophytes, ceux qui viennent d'être baptisés au terme de leur pèlerinage de préparation, avec une intense catéchèse pendant le Carême. Mais pour nous, déjà baptisés, pèlerins de l'Année Liturgique, nous prenons également le temps de méditer tout ce que nous avons vécu en ces derniers jours si denses, tellement forts, afin de nous laisser pleinement toucher par la grâce, approfondir notre relation au Christ, nous émerveiller de notre propre baptême.

Comme pour le Triduum pascal, au cours de la cinquantaine pascale, habitants et pèlerins de Jérusalem vont proclamer les évangiles de l'Ascension et de la Pentecôte au lieu où cela s'est passé, organisant des célébrations qui sont toujours d'actualité, mais avec le risque de morceler ce temps qui est comme un unique jour de fête. Nous célébrons le Mystère Pascal entier en soulignant un aspect : le Don de l'Esprit, la montée de notre Seigneur près de Dieu son Père. Le saint pape Paul VI le rappelle dans sa lettre apostolique déjà citée :

Avec les anciens Pères et la tradition unanime de l'Église, ces pontifes [les prédecesseurs de Paul VI depuis Pie X] pensaient que le déroulement de l'année liturgique n'offre pas seulement une évocation des actions par lesquelles notre Seigneur Jésus Christ a opéré notre salut ou une évocation du passé propre à nourrir la méditation des fidèles et à rendre plus facile la catéchèse des simples. Ils enseignaient aussi que la célébration de l'année liturgique

« jouit d'une force sacramentelle et d'une efficacité particulière pour nourrir la vie chrétienne », ce que Nous-même nous pensons et enseignons. (Mysterii Paschalis, I)

Il ajoute plus loin :

Ainsi la révision de l'année liturgique et les règles qui découlent de sa restauration n'ont-elles d'autre but que de permettre aux fidèles de communier d'une manière plus intense dans la foi, l'espérance et la charité à « tout le mystère du Christ [déployé] dans le cycle de l'année ».

Pendant tout le temps de Pâques, on lit les Actes des Apôtres. Ce livre est très dynamique, parsemé de voyages, de rencontres. De Jérusalem, les Apôtres, remplis de l'Esprit Saint, partent dans le monde entier annoncer la Bonne Nouvelle. Au lendemain de la Pentecôte, il en sera de même pour nous.

*Vous allez recevoir une force
quand le Saint-Esprit viendra sur vous ;
vous serez alors mes témoins
jusqu'aux extrémités de la terre, alléluia.*
(antienne d'ouverture lundi de la 7^e semaine)

Le pèlerin doit maintenant reprendre la route pour rentrer chez lui. Nous aussi, mais ce n'est pas un « retour en arrière ». Dans la liturgie, comme dans la foi, on ne va jamais en arrière mais nous sommes toujours tendus vers l'avant. Les disciples qu'on appelle communément les « pèlerins d'Emmaüs » ont, selon les termes d'une hymne de Didier Rimaud, *marché tournant le dos à la cité de la [ta] souffrance* du Seigneur. Et comme eux nous pouvons le reconnaître à la fraction du Pain, découvrir qu'il marche aujourd'hui encore avec nous. Nous ne tournons pas le dos à Jérusalem, même si nous semblons revenir au point de départ, la Jérusalem céleste, elle, est toujours devant nous, jusqu'à notre mort.

Christ est ressuscité, avec lui nous sommes morts et ressuscités par notre baptême, son Esprit habite en nous, nous marchons vers cette Jérusalem céleste, notre patrie, en proclamant les merveilles accomplies par le Seigneur.

Le sanctoral

À l'aller comme au retour, notre route est parsemée d'étapes signifiantes, comme le pèlerin passe par des lieux, des sanctuaires qui nourrissent sa marche. Pour nous, c'est le rôle du sanctoral. Toutes ces solennités, fêtes et même mémoires, sont ce que représentent pour un pèlerin le passage dans une cathédrale, la basilique d'un sanctuaire, une église paroissiale ou même une chapelle, voire la découverte d'une potale au coin d'une rue. Ces fêtes nourrissent notre marche, notre prière, notre écoute de la Parole. Les saints nous accompagnent, intercèdent pour nous – c'est la force de la communion des saints –, renforcent notre foi, notre désir de sainteté, notre relation au Christ.

Dans ce foisonnement du calendrier liturgique, la fête de l'Assomption est particulièrement encourageante. Marie, l'une d'entre nous, a pleinement, totalement, accompli ce pèlerinage (cf. *Lumen Gentium* n°68).

Aujourd'hui, la vierge Marie, la Mère de Dieu, est élevée au ciel.

*Elle est le commencement et l'image de ce que deviendra ton Église en sa plénitude,
elle est signe d'espérance et source de réconfort pour ton peuple encore en chemin.*

*Ainsi tu n'as pas voulu qu'elle connaisse la corruption du tombeau,
elle qui a porté dans sa chair ton propre Fils
et mis au monde d'une manière incomparable l'auteur de la vie.*
(Préface)

Le temps ordinaire

Nous avons donc repris la route, cette fois dans le temps ordinaire, non pas au sens de banal, mais le temps du quotidien de nos vies.

Au retour, nous emportons en quelque sorte dans notre cœur le feu de Pâques, pour le communiquer autour de nous. C'est toujours le Christ lui-même qui guide nos pas, nous accompagne au fil du temps. L'eucharistie est l'aliment qui soutient notre pèlerinage.

Depuis le tout début de l'Église, le dimanche est le jour consacré pour célébrer le mystère pascal, nous faisons mémoire de la Résurrection. C'est la Pâque hebdomadaire. Et la semaine est structurée par la Liturgie des Heures qui nourrit, relance notre marche. L'ensemble du temps de nos vies est alors sanctifié.

La Constitution conciliaire sur la liturgie résume tout ce parcours ainsi (SC, n° 102) :

Notre Mère la sainte Église estime qu'il lui appartient de célébrer l'œuvre salvifique de son divin Époux par une commémoration sacrée, à jours fixes, tout au long de l'année. Chaque semaine, au jour qu'elle a appelé « jour du Seigneur », elle fait mémoire de la résurrection du Seigneur, qu'elle célèbre encore une fois par an, en même temps que sa bienheureuse passion, par la solennité de Pâques.

Et elle déploie tout le mystère du Christ pendant le cycle de l'année, de l'Incarnation et la Nativité jusqu'à l'Ascension, jusqu'au jour de la Pentecôte, et jusqu'à l'attente de la bienheureuse espérance et l'avènement du Seigneur.

Tout en célébrant ainsi les mystères de la Rédemption, elle ouvre aux fidèles les richesses de la puissance et des mérites de son Seigneur ; de la sorte, ces mystères sont en quelque manière rendus présents tout au long du temps, les fidèles sont mis en contact avec eux et remplis de la grâce du salut.

Arrivée ?

Après le samedi de la 34^e semaine, commence le Temps de l'Avent. Sommes-nous revenus à notre point de départ ? En apparence, oui. Dans le missel, les lectionnaires, cela se présente ainsi. On remet les signets au début du livre. Pour les lectionnaires, il y a quelques variantes : A, B, C, paire, impaire. Sans plus.

Mais nous, sommes-nous revenus de ce périple semblable à ce que nous étions au début de l'Avent de l'année précédente ? Assurément non. La vie, notre histoire personnelle, fait que nous avons changé, certainement vieilli d'un an. Mais avoir mis nos pas dans ceux de Jésus Christ, avoir parcouru en pèlerins ce chemin de l'Année Liturgique, avoir marché vers le Mystère pascal, l'avoir célébré solennellement, nous a profondément transformés. Ce pèlerinage annuel construit ce que nous sommes déjà par notre baptême : des enfants de Dieu, morts et ressuscités avec le Christ, il nous configue de plus en plus au Christ.

On parle de cycle à propos de l'Année Liturgique. Je la comparerais plutôt à une roue, par exemple de vélo. Non pas une roue suspendue, qui tourne à vide, mais une roue qui roule sur une route. Notre roue revient sur elle-même, au même point qu'au départ mais pas au même point sur la route. Notre vélo a avancé ! Au fil de ce pèlerinage, nous avons avancé vers le Royaume de Dieu, vers la Jérusalem céleste.

Ainsi donc, vous n'êtes plus des étrangers ni des gens de passage, vous êtes concitoyens des saints, vous êtes membres de la famille de Dieu. (Ep 2, 19)

Sœur Annick
(Conférence donnée au Congrès liturgique de Blankenberge 2025)

LE BAISER CRÉATEUR. À L'IMAGE UNIQUE DE DIEU
LUC LANNOY – SAINT-LÉGER ÉDITIONS

Sommes-nous le produit du hasard, résultat de l'évolution des espèces ou une créature unique de Dieu ? Voici la question existentielle que nous pose, dans cet ouvrage, Luc Lannoye, ingénieur polytechnicien retraité.

En retracant les origines de la vie sur notre planète, l'auteur nous fait découvrir l'émergence de l'homo sapiens qui supplanta les autres espèces vivantes, grâce à des qualités qui lui sont propres. En effet, l'homme est capable d'inventer, de calculer, de prévoir, de produire des œuvres d'art, de philosopher, mais aussi d'aimer gratuitement. Il enterrer ses défunts et parle d'une vie au-delà de la mort. Pourrait-on y voir une sorte d'alliance adamique du Créateur avec l'homme ? L'auteur nous parle ensuite du concept de l'âme au travers de l'histoire et se pose la question de la présence de notre âme dès notre conception. En parcourant les récits de la Genèse, nous découvrons que la création est régie par des lois édictées par Dieu pour accompagner l'évolution naturelle du créé. L'homme est quant à lui créé par un souffle divin qui fait de lui une personne unique. C'est le baiser créateur de Dieu. Par ce baiser, l'Éternel inaugure en nous un espace pour pouvoir y demeurer et nous ouvre une porte vers le monde invisible, celui de Dieu.

Dans la deuxième partie de son ouvrage, Luc Lannoye s'interroge sur la possibilité d'une vie extraterrestre. Statistiquement parlant, sur les milliards de planètes présentes dans l'univers, il est fort probable qu'il en existe plusieurs, sur lesquelles les conditions seraient réunies pour y voir naître la vie. Mais quelle serait alors la relation unissant ces êtres vivants au Créateur ? Comment pourrait-on y envisager la présence du mal et du péché ? Pour l'homme, le mal et le péché ont été vaincus par Jésus, qui s'est incarné pour nous offrir le salut : « Je suis le chemin qui mène au Père ». L'auteur prend alors le pari que nous sommes les seuls êtres vivants dans l'univers. Pari osé qui se base sur la révélation trinitaire de notre Dieu où il découvre Jésus, vrai Dieu, mais surtout vrai homme, présent aux côtés du Père et de l'Esprit. Il n'y a pas de place pour une quatrième entité dans cette révélation.

Prenons donc soin de la création que le Tout-Puissant a remise entre nos mains, nous qui sommes uniques aux yeux de Dieu.

Patrick Briamont

CHRONIQUE

Nous nous sommes organisés pour maintenir le lien et visiter régulièrement Frère Pierre hospitalisé au Valdor à Liège.

Frère Bernard se rend quelques fois à Clerlande pour aider la communauté à faire avancer la transmission au projet « Cimes et racines », alors que Sœur Julian aide à la bibliothèque.

Sœur Sylvie propose au magasin les chapelets qu'elle confectionne pendant ses heures de travail manuel.

Frère Pacôme participe à la retraite du clergé orthodoxe de l'archevêché œcuménique à La Roche.

Sœur Annick se rend à différentes rencontres liées à son travail pour la CIPL et la CFC.

Nous bénissons le groupe de pèlerins pour la paix conduit par Nikita et Catherine Stampa qui part pour Sarajevo. Première étape : Orval. C'est essentiel !

Le séniорat fait le point avec nos partenaires de la Relève Lara et Olivier. On peut souligner une belle synergie pour faire avancer le monastère vers une cuisine plus naturelle et biologique. Le cours de cuisine donné par Lara à Mambré a d'ailleurs eu un franc succès. Les spéculoos vendus au magasin en sont aussi un signe.

Le chapitre réfléchit à l'amélioration de la communication en communauté et aux soins des malades.

Nous rencontrons Laurent Jouvet qui a traduit l'ensemble des sermons de Maître Eckhart et l'essentiel de sainte Thérèse d'Avila.

Sœur Julian chante pour sa Majesté le roi à la paroisse anglicane *Holy Trinity* de Bruxelles.

Une équipe met sur pied une journée sur les livres de Frère Hubert. Ce sera le lundi de Pentecôte 2026.

Le 24 novembre, nous apprenons avec stupeur et tristesse le décès de François, le neveu de Frère Paul, qui venait chaque été passer une semaine au monastère. Nous prions pour lui et sa famille particulièrement au cours de l'eucharistie.

Après le décès de Sœur Anne-Marie Mambourg, nous sommes en communion avec nos Frères et Sœurs du Pérou.

Nous vivons notre retraite annuelle avec Sœur Marie-Bernard de Brialmont sur la divine comédie de Dante.

Frère Bernard participe aux funérailles de Frère Martin Neyt à Clerlande.

Nous visitons, après un passage auprès de Frère Pierre, l'exposition de peintures et d'icônes d'Anne-Catherine et Jacques Noé à Liège.

Nous apprenons la mort inopinée de notre oblat de Normandie Yvonne Bouche, ancien oblat du Mont-Saint-Michel. Sincères condoléances à sa famille bien connue de la communauté.

Depuis le 16 décembre, Frère Pierre est au Pré Messire à Stavelot, ce qui est plus simple pour les trajets.

Le 21 décembre, le chapitre se prononce en faveur de l'engagement de sœur Sylvie Dée en qualité d'oblate régulière.

Cette année, la veillée de Noël se construit en collaboration avec Itzel Devos, notre professeur de chant.

UNE CONFÉRENCE EN LIGNE DE SŒUR JULIAN

Conférence sur l'accompagnement spirituel en ligne et en anglais
le samedi 17 janvier 2026 de 14h à 16h

Qu'est-ce que c'est l'accompagnement spirituel ?

Témoignages d'un guide nature, d'une mère, d'un artiste, avec possibilités de rencontres et prière commune (œcuménique).

Inscriptions : polly.freeman@churchofengland.org

Informations : sister.julian@europe.anglican.be

<https://www.europe.anglican.org/spiritual-direction>

<https://www.europe.anglican.org/spiritual-direction-events>

PAF libre sur le compte du monastère.